

Les premières philosophies en Grèce

(1^{ère} séance : 5 mars 2014)

Introduction : Les conditions de l'avènement de la philosophie

Étudier les philosophies anciennes peut sembler un exercice purement documentaire, en raison de l'éloignement temporel et culturel qui pourrait nous les faire paraître étrangères et sans intérêt pour nos propres pensées. En réalité il n'en est rien : les questions posées par les premiers philosophes et les propositions d'interprétation du monde et de l'homme qu'ils ont avancées sont les mêmes que celles qui nous préoccupent encore maintenant, à condition de passer par-delà l'obstacle d'une formulation peu familière et de la brièveté des témoignages. C'est d'ailleurs la seule manière de faire une véritable histoire de la philosophie, car celle-ci est inséparable de la pratique philosophique elle-même. Pour comprendre la pensée d'un philosophe, quelle que soit la distance historique qui nous en sépare, il faut se glisser dans son cheminement avec le même esprit de recherche et d'interrogation qui le motivait, et donner du sens aux différentes propositions en partant du principe qu'il s'agit de répondre à des questions universelles, en les faisant rejoindre nos propres doutes et notre propre expérience. Deux écueils opposés sont à éviter : considérer les pensées avec un regard exclusivement historique ou au contraire en refusant toute historicité. Dans le premier cas, l'absence d'implication existentielle personnelle nous maintiendra dans une lecture superficielle qui manquera l'enjeu profond des pensées ; dans l'autre cas, en plaçant sur le même plan toutes les réflexions portant sur une même thématique, comme autant de solutions à un même problème, on s'empêchera de comprendre intimement chacune de ces « solutions » faute de les replacer dans le contexte culturel qui commande la signification des mots et l'orientation des problèmes en fonction de la situation sociale, politique et intellectuelle¹. Par exemple, le mot « liberté » recouvre deux expressions grecques très différentes : l'une est l'expression du statut social d'homme libre par opposition à l'esclave, l'autre est l'expression de l'activité volontaire et responsable par opposition au déterminisme, ce que l'on appellera aussi « le libre arbitre ». Seule cette dernière signification est habituellement questionnée par la philosophie, et il n'y a pas de relation nécessaire entre les deux : si l'on pense que l'être humain est ontologiquement libre de ses actes, c'est vrai indépendamment du fait qu'il soit soumis ou non à une contrainte politique ou sociale. À condition donc d'identifier dans quel contexte on se trouve, on se rend compte que les difficultés et les enjeux sont semblables pour nous maintenant et pour les philosophes de toute autre époque. En outre, la philosophie se confond avec son histoire dans la mesure où il y a eu une accumulation de thèses, d'objections et de tendances multiples, qui ne s'annulent pas entre elles comme si l'une seulement était vraie et toutes les autres erronées : dans chacune, depuis les toutes premières, nous pouvons puiser des éléments qui alimentent notre réflexion actuelle.

Au cours de ce cycle, nous chercherons donc non seulement l'intérêt intrinsèque de chaque pensée, parmi l'extraordinaire variété des perspectives immédiatement ouvertes, mais aussi l'intérêt d'éclairer rétrospectivement ce que nous entendons par philosophie. En effet, la multiplication des thématiques et des méthodes, autant que la difficulté d'établir une frontière nette avec d'autres disciplines proches, comme la science, la sagesse morale, voire la théologie, fait qu'il n'y a pas une définition unique de la philosophie et que l'extension de son domaine peut varier énormément sans qu'il y ait un critère absolu pour en juger. C'est aussi pour cette raison que se pose

¹ Voir sur ce point les intéressantes réflexions de H.G. Gadamer dans *Au commencement de la philosophie. Pour une lecture des Présocratiques* (Seuil, Traces écrites, 2001), en particulier sur le fait que toute détermination d'un commencement dépend de la conception qu'on a de ce qui a suivi : selon ce qu'on considère comme de la philosophie, on situera son apparition à un moment différent.

la question de savoir si la philosophie est exclusivement européenne² ou s'il y a aussi une philosophie « orientale », voire amérindienne ou africaine. Je ne traiterai pas directement de cette question, principalement par manque de compétence concernant les pensées non européennes, mais des éléments de réponse se dessineront indirectement par la clarification de ce qu'est la philosophie pour ceux qui ont inventé le mot et revendiqué la pratique en opposition avec tout ce dont ils avaient hérité jusque là. Il est possible en effet, à défaut d'une définition, d'énoncer une condition qui devrait être réalisée par toute pensée revendiquant le statut de philosophie, à moins de trahir complètement l'essentiel de ce qu'ont voulu faire les premiers philosophes : cette condition est que toute philosophie doit viser à la libération de la pensée par rapport à ce qui l'asservit, à savoir traditions, habitudes, préjugés, interdictions et obligations, évidences non interrogées. Ce qui est commun à toute philosophie, c'est de ne rien accepter qui ne soit mis en doute, examiné, mis à l'épreuve, discuté et toujours à nouveau discutable. C'est bien pour cela qu'elle nous intéresse, pour cela qu'il nous importe de redécouvrir comment des hommes en sont venus à l'instituer alors qu'elle n'existait pas auparavant.

Les civilisations antérieures et l'évolution des savoirs

On a, depuis le XIXe siècle, abondamment réfléchi aux raisons qui ont fait naître la philosophie en Grèce vers le VIe siècle avant notre ère. Cette réflexion a bénéficié de l'amélioration des connaissances des civilisations plus anciennes et plus avancées que la Grèce archaïque, sur lesquelles nous avons de bonnes informations puisqu'elles nous ont légué de nombreux documents écrits que nous sommes capables de traduire. Les principales d'entre elles, situées en Mésopotamie et en Égypte, avaient développé des connaissances importantes dans les domaines de l'astronomie, des mathématiques, de la médecine et de l'institution juridique. Si l'on considère le type de connaissance qui s'y manifeste, on peut déjà remarquer ce qui, dans l'essor que leur donneront ensuite les Grecs, constitue un changement qualitatif et non seulement quantitatif.

L'astronomie égyptienne et babylonienne était une science principalement descriptive, fondée sur des observations millénaires qui ont permis de dresser des tables de levers, couchers et parcours des astres extrêmement précises et complètes. Ces relevés étaient intégrés dans une conception théologique de l'ordre cosmique et de l'ordre humain qui devait le refléter. Ils commandaient des rituels effectués par la hiérarchie entourant la royauté sacrée et destinés à maintenir ces ordres immuables. En outre, l'observation de la position des astres était utilisée par la classe sacerdotale pour la divination, en particulier pour guider les décisions de la politique royale. L'astronomie avait permis également la mise au point de calendriers très précis, et avait une utilité pour la navigation, dont les Grecs ont amplement bénéficié. En revanche, dans ce matériel ancien ne se trouve aucune trace d'interrogation sur la nature des astres ou sur l'explication de leurs mouvements, questions directement recouvertes par la référence aux dieux.

Les mathématiques étaient également bien développées, en particulier la géométrie liée à l'arpentage des terres chez les Égyptiens, et une arithmétique déjà complexe chez les Babyloniens. Mais là non plus, nous n'avons pas d'attestation d'une réflexion sur la nature des nombres ou sur les raisons de leur correspondance avec les phénomènes physiques, comme ce sera le cas dans les premiers développements mathématiques grecs. Si certains théorèmes géométriques sont déjà connus, il n'y a pas de recherche de leur démonstration, or la démonstration est la justification du *pourquoi* d'une propriété, à côté de sa simple constatation.

En ce qui concerne la médecine, nous disposons de nombreuses tablettes babyloniennes portant de longues listes de symptômes de maladies et de remèdes à y apporter (principalement à base de plantes), selon un protocole fondé sur l'expérience et l'avancée par essais et erreurs : si le patient manifeste tel symptôme, appliquer tel produit de telle manière ; si l'état ne s'améliore pas après tant de jours, appliquer tel autre remède, etc. En Égypte, on pratiquait en outre déjà certaines interventions chirurgicales — probablement favorisées par la

² Je préfère éviter le mot « occidentale », qui avait peut-être un sens à l'époque d'une opposition binaire entre Orient et Occident mais qui n'en a plus à notre époque de multiplicité des cultures, dont chacune est toujours à l'Ouest d'une autre.

pratique de la momification, puisque celle-ci apportait une connaissance précise de l'anatomie et les techniques nécessaires pour inciser et recoudre les chairs. La médecine grecque y ajoutera une étude des causes des maladies et des raisons pour lesquelles les remèdes sont efficaces ou non.

Enfin, du côté des institutions humaines, nous avons des témoignages très anciens d'institutions judiciaires liées au pouvoir royal, comme par exemple le fameux Code d'Hammourabi, qui date d'environ 1750 avant notre ère. Ce code, gravé sur stèle de pierre, était d'abord une célébration du roi babylonien Hammourabi, et entre autres une célébration de son sens de la justice, illustré par une liste de cas de litiges et de délits qu'il avait jugés et dont on donnait le jugement en exemple. Il s'agit donc d'une forme de jurisprudence dont devaient s'inspirer les juges du royaume. Cependant, nous n'avons pas de trace d'une réflexion proprement philosophique sur la justice, c'est-à-dire sur le critère qui permet de juger de la raison pour laquelle un acte est considéré comme délictueux et méritant un certain type de sanction, encore moins sur le bien-fondé de répondre à un délit par une sanction. La réflexion philosophique sur la nature de la justice nécessite notamment la découverte et l'acceptation du relativisme des institutions dans ce domaine : il faut constater la diversité des jugements judiciaires selon les civilisations et se poser la question du critère selon lequel on pourrait juger de la meilleure forme de justice. Or, cette question ne peut être posée dans une civilisation qui est certaine de posséder les meilleures institutions, du fait qu'elle en attribue la fondation aux dieux eux-mêmes, ce qui rend sacrilège tout doute sur leur valeur.

D'une manière générale donc, dans ces connaissances anciennes n'était pas posée la question de savoir pourquoi il en est ainsi ou pourquoi il faut qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire la question des causes ou des raisons. Déjà à l'époque classique (c'est-à-dire aux Ve et IVe siècles), les philosophes grecs avaient conscience de cette évolution des types mêmes de savoir. Nous en avons une attestation dans le premier livre de la *Métaphysique* d'Aristote, où se trouve la première tentative de reconstitution historique du développement des connaissances de l'humanité. Le premier niveau de savoir, selon Aristote, est l'expérience : à force de voir se reproduire le même cas particulier, on peut anticiper ce qui se produira pour un autre cas semblable (et Aristote prend pour exemple la médecine, en l'occurrence la prescription d'un remède par l'observation qu'il a déjà été efficace). Le second stade est l'art ou la technique, qui opère un double saut, du particulier au général et de l'observation à la connaissance des causes : on sait *pourquoi* tel remède est toujours efficace pour tel type de symptôme chez tel type de personne. Aristote pense que, depuis les temps les plus reculés, ceux qui ont acquis un tel savoir ont toujours été considérés comme plus sages que ceux qui agissaient par expérience, pas seulement parce qu'ils étaient plus utiles (en effet, parfois l'expérience est plus utile que la connaissance générale) mais parce que la connaissance de la cause a toujours été considérée comme supérieure. Il ne faut pas comprendre ici la sagesse (*sophia*) et le sage (*sophos*) au sens moral, mais au sens, habituel à cette époque, d'une habileté particulière dans un domaine du savoir. Ensuite, quand on a accumulé de plus en plus de connaissances techniques, les savoirs les moins utilitaires ont été davantage admirés que les plus utilitaires. Le troisième stade de la connaissance est alors le développement de savoirs non dirigés vers l'utilité, et qui ont comme condition le loisir, comme les mathématiques (dont Aristote situe les premiers développements en Égypte, précisément parce que la classe des prêtres y jouissait de loisirs). C'est ce troisième critère qui permet de caractériser la notion de philosophie :

« C'est à cause de l'étonnement que les hommes, maintenant comme auparavant, ont commencé à philosopher ; au début ils s'étonnaient des plus simples des difficultés, ensuite, progressant un peu, ils se sont interrogés sur des questions plus importantes, par exemple sur les phénomènes concernant la lune, le soleil et les étoiles, et sur la naissance de l'univers. Or, celui qui s'interroge et s'étonne croit ignorer (et c'est pourquoi même l'amateur de mythes est d'une certaine façon philosophe, car le mythe est composé de choses étonnantes), de sorte que, puisqu'ils ont commencé à philosopher pour fuir leur ignorance, il est manifeste que c'est pour connaître qu'ils cherchaient à savoir et non pour quelque utilité. Les faits en témoignent d'eux-mêmes, car c'est lorsque toutes les choses nécessaires existaient déjà pour la facilité et l'agrément de la vie qu'on commença à chercher ce type de pensée. Il est donc clair que nous ne la cherchons pour aucune autre utilité mais, de même que l'homme libre,

disons-nous, est celui qui vit pour lui-même et non pour un autre, ainsi nous la considérons comme la seule science libre, car elle seule existe en vue d'elle-même. » (*Métaphysique A*, 2, 982b 12-28).

D'après ce texte, la mythologie et la philosophie ont une certaine motivation commune, le désir de dépasser une ignorance devant des phénomènes étonnants, mais le *philomuthos* n'est que « d'une certaine façon » *philosophos*. Aristote n'explique pas la restriction qu'il fait ici, probablement parce qu'elle est évidente pour les milieux cultivés auxquels il s'adresse. Dans ces milieux du moins, si ce n'est pas le cas dans toute la société, la mythologie n'est plus qu'un ensemble de contes et légendes que l'on raconte aux enfants et qui servent de support aux rituels civiques indispensables à la cohésion sociale des cités. Les théogonies (naissance des dieux) et cosmogonies (naissance de l'univers) constituent certes des réponses à certaines questions qu'affronte aussi la philosophie, surtout à ses débuts où elle ne se distingue pas de la science physique, mais, si la motivation est la même, la manière de répondre est tout à fait différente et les premiers philosophes en avaient éminemment conscience. C'est ce que nous constaterons au fur et à mesure de notre parcours des textes anciens.

Des conditions favorables, mais pas déterminantes

Finalement, ce qui nous semble le plus étonnant, ce n'est pas que ce type d'investigation soit né en Grèce mais c'est qu'il ne soit pas né partout ailleurs. En effet, une bonne partie des conditions culturelles que l'on avance pour expliquer cet avènement sont communes à toutes les civilisations du pourtour méditerranéen : économie et commerce florissants, présence d'une classe cultivée et disposant de loisirs, échanges culturels avec des voisins, possession d'une écriture,... L'écriture alphabétique, adaptée à la langue grecque à partir du phénicien vers le VIIe siècle, a certainement contribué à l'essor culturel grec dans la mesure où il s'agit d'un mode d'expression à la portée de tous et non réservé à une classe privilégiée en raison de sa complexité, comme c'était le cas des hiéroglyphes égyptiens. Mais, précisément, les Phéniciens en disposaient avant les Grecs et ils n'ont pas inventé d'activité intellectuelle particulière. Dans tous ces cas, nous voyons bien qu'il s'agit de conditions peut-être nécessaires, mais en tout cas pas suffisantes pour expliquer le phénomène que nous étudions. À l'inverse, nous avons vu qu'une théocratie ou une royauté de droit divin était un obstacle important au développement d'une pensée libre et critique. En Grèce, on a fait remarquer depuis longtemps que, si les rites devaient être scrupuleusement respectés parce qu'ils étaient liés à la cohésion et à l'auto-célébration des cités³, en revanche la mythologie religieuse n'était pas figée et admettait autant de variantes et d'anecdotes supplémentaires qu'en pouvaient créer l'imagination des poètes ou les légendes populaires locales. La variété et la libre disposition de ces légendes devait avoir très tôt empêché de les tenir pour l'expression d'une vérité sur le monde. Il était courant de dire que les Muses et les poètes mentaient beaucoup, au point qu'Hésiode, le plus célèbre poète mythologique, vivant au VIIIe siècle, ajouta qu'elles disent tout de même parfois la vérité. Dans son œuvre intitulée *Théogonie*, il essaie de sauver un certain apport cognitif des mythes en tendant vers leur utilisation allégorique, procédé par lequel les noms de dieux sont censés désigner des entités physiques et leurs péripéties des transformations naturelles de ces entités. On peut y voir une certaine transition vers un examen proprement physique du monde, et en tout cas un signe d'un affaiblissement des croyances traditionnelles.

Un facteur d'évolution qui semble cependant plus déterminant est le facteur politique, sur lequel a particulièrement insisté Jean-Pierre Vernant dans une étude qui fait toujours autorité⁴. Après l'effondrement de la civilisation mycénienne (celle qui est illustrée par l'Iliade), qui a occupé le IIe millénaire avant notre ère, la Grèce est restée pendant quelques siècles une société essentiellement rurale, divisée en petites aristocraties ou royautés héréditaires. À partir du VIIIe siècle, de toutes parts d'importantes luttes sociales viennent secouer les héritages traditionnels. Le moteur en est une nouvelle classe sociale, composée d'artisans et de commerçants

³ Voir notamment M. Detienne, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*. Paris, Maspéro, 1967. Les procès pour impiété, dont nous avons des exemples jusqu'au IVe siècle, concernent des mises en question des dieux de la cité, non des mythes olympiens en général.

⁴ J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*. Paris, PUF, 1962.

enrichis, qui ont profité du renouveau du commerce avec les autres peuples de la Méditerranée et qui demandent à accéder au pouvoir politique en contestant son monopole entre les mains de l'ancienne classe aristocratique de propriétaires terriens. On réfléchit donc au *critère* qui permet d'accéder au pouvoir : ce n'est plus seulement la noblesse, mais aussi la richesse, celle-ci servant souvent à des donations destinées à embellir et à aménager les cités, de sorte que les bienfaiteurs estiment avoir droit, en échange, à une participation dans les décisions publiques. Les pouvoirs de ces petites cités royales ou aristocratiques étant bien loin de la puissance des empires théocratiques d'autres civilisations, ils ont dû céder progressivement de leurs prérogatives, jusqu'à un point différent selon les cités, qui ne sont pas toutes allées jusqu'à un régime démocratique mais qui toutes ont étendu le pouvoir bien au-delà des grandes familles qui se le transmettaient jusque là. D'autre part, la mise en question de l'organisation héritée s'est faite par le pouvoir de la parole, de la discussion, de l'échange d'arguments ; se développe alors la spécialité rhétorique, ou encore sophistique - terme qui n'est pas péjoratif avant que Platon n'y reconnaisse ses principaux adversaires. La parole efficace a d'emblée été une arme à double tranchant, capable d'emporter l'adhésion, que ce soit pour la bonne ou pour la mauvaise cause. En tous cas, elle a introduit toutes sortes de techniques de débat, qui ont pu ensuite s'étendre à d'autres domaines que la politique. Il semble donc bien que le développement d'un véritable débat politique ait été la première ouverture à la contestation et la condition du développement du débat dans d'autres domaines, constat qui s'oppose en partie à la thèse de Vernant, selon laquelle l'apparition de la démocratie et celle de la philosophie reposent sur des conditions communes sans que l'une des deux dépende de l'autre. Quoi qu'il en soit, rien ne permet de parler d'une nécessité historique, d'un enchaînement inéluctable qui devait mener à un certain développement : même dans de telles conditions politiques, la libre parole aurait pu ne jamais s'étendre au domaine théorique.

Un autre historien, spécialiste des mathématiques grecques, ajoute encore cet élément à la rationalité critique en train d'apparaître : « Une société politique d'égaux, où les affirmations sont soumises à libre discussion et à contrôle mutuel, où règne l'obligation de justifier et de rendre raison, est une société où l'on raisonne, mais ce peut être pour le meilleur ou pour le pire, comme l'atteste la possibilité d'une sophistique. L'option pour la recherche de la vérité est philosophique, originale, héritière peut-être d'une exigence religieuse, mais il lui faut l'aide d'un laboratoire technique : ce laboratoire ce sont les mathématiques, à condition qu'elles soient, elles aussi, purifiées de l'approche sophistique. Elles peuvent alors produire des modèles de rationalité qui fassent retour à la philosophie. La rationalité est toujours construite »⁵. Il donne comme exemple la réduction mathématique, procédé qui consiste à résoudre un problème nouveau en le ramenant à un problème déjà résolu ou à un théorème connu, et qui a pu ensuite être adopté pour toute recherche intellectuelle.

Si l'on considère la carte des cités anciennes d'où viennent les premiers philosophes, on constate que tous étaient issus de cités de la côte d'Asie Mineure (Milet, Éphèse, l'île de Samos) ou des colonies d'Italie du Sud et de Sicile, elles-mêmes fondées pour la plupart par des exilés des cités d'Asie Mineure qui fuyaient la pression des Perses. Y a-t-il une raison culturelle particulière pour laquelle la philosophie n'est pas née en Grèce continentale ? En ce qui concerne les colonies, on peut avancer l'hypothèse que, dans ces cités nouvellement fondées, l'absence de traditions et la liberté de créer les institutions qui conviennent aux colons ont pu particulièrement favoriser la réflexion sur les fondements, ainsi que le débat et le goût de la nouveauté. Cependant, Milet et Éphèse n'étaient pas des colonies mais des cités très anciennes fondées par l'invasion ionienne vers la fin du II^e millénaire (les Ioniens constituant l'un des trois groupes de Grecs issus de la grande culture indo-européenne originaire d'Asie centrale). Encore une fois, dans tout ce faisceau de conditions favorables, il ne faut pas chercher un élément qui soit absolument déterminant mais laisser à la philosophie son caractère contingent d'événement qui aurait pu ne pas se produire.

L'apparition du mot « philosophe »

⁵ Maurice Caveing, « Platon, Aristote et les hypothèses des mathématiciens », *La naissance de la raison en Grèce*, éd. J.-Fr. Mattéi, PUF, Quadrige, 2006, p. 127-128.

Une difficulté supplémentaire, quand on évoque les philosophes présocratiques, est que c'est seulement à partir de Platon que l'appellation de « philosophe » est revendiquée et que la discipline est distinguée explicitement des autres types d'activités intellectuelles. Lorsque donc Platon, et surtout Aristote, l'attribuent à leurs prédécesseurs, il s'agit déjà d'un regard rétrospectif, et nous ne savons pas si l'absence du terme chez les présocratiques eux-mêmes est due à la perte de nombreux textes ou à son apparition tardive. Le mot lui-même existe bien avant : nous en avons de nombreuses occurrences dans des textes non philosophiques du Ve siècle, pourvu de la signification, également non philosophique, de « qui aime les choses savantes », qui apprécie les activités de l'esprit. Dans l'*Apologie de Socrate*, Platon fait dire à Socrate que les philosophes sont considérés dans la vie courante comme des gens qui étudient les phénomènes naturels, qui ne croient pas aux dieux, et qui font triompher la mauvaise cause. L'opinion courante est donc plutôt péjorative, et Socrate entend précisément s'en démarquer en disant qu'il ne partage aucune de ces trois caractéristiques mais que, pour lui, être philosophe c'est se soucier de la pensée, de la vérité et de l'amélioration morale. Dans ses œuvres postérieures, Platon précisera le type de science qu'est la philosophie, en particulier par la méthode de remontée aux principes qu'il appelle la dialectique. Aristote, et tous les philosophes après lui, désignent Thalès comme le premier philosophe, alors même qu'il était aussi considéré comme un « sage », mais pour d'autres raisons. On avait en effet dressé une liste de « Sept sages », par laquelle on désignait des hommes remarquables par leur mode de vie et surtout par leur activité politique de législateurs (par exemple Lycurgue à Sparte ou Solon à Athènes). Mais c'est pour son activité d'observation et de théorisation du devenir naturel qu'il est appelé philosophe.

Une autre origine du mot « philosophe » est avancée par Diogène Laërce, qui la trouve chez Héraclide du Pont, un disciple de Platon puis d'Aristote. Celui-ci attribuait à Pythagore d'avoir forgé ce terme par humilité, car seul un dieu peut être sage tandis qu'un homme peut seulement aspirer à la sagesse. Mais il s'agit très probablement d'une légende, fondée dans l'entourage de Platon pour exprimer à la fois une déférence vis-à-vis de Pythagore, dont Platon se voulait l'héritier, et une piété par rapport à une divinité philosophiquement épurée.

On n'a pas manqué aussi de faire remarquer, dès que le terme de « présocratique » a été proposé au XIXe siècle, qu'il n'était pas tout à fait adéquat puisqu'au moins l'un de ces philosophes, Démocrite, était postérieur à Socrate. Certains, par conséquent, ont proposé de le remplacer par « préplatonicien », mais l'usage n'a pas suivi et par convention on conserve la première appellation. Les deux propositions présentent d'ailleurs un inconvénient bien plus important dont il faut être conscient : c'est qu'elles établissent une coupure entre Socrate ou Platon et tous ceux qui les ont précédés, en même temps qu'elles suggèrent une certaine communauté de pensée entre tous ceux-ci, qui justifie qu'on les regroupe entre eux et qu'on les oppose à leurs illustres successeurs. Il me semble que la très grande variété de tendances, de thématiques et de méthodes utilisées par ces philosophes exclut toute possibilité d'un regroupement commun, si ce n'est pour la commodité de la référence, et c'est pourquoi je préfère parler *des premières* philosophies plutôt que de *la philosophie* présocratique. Ceci reste vrai même si, par ailleurs, Platon donne effectivement une nouvelle impulsion à la philosophie en reprenant l'ensemble des thématiques déjà abordées par l'un ou l'autre et en les intégrant dans sa propre recherche d'une connaissance universelle.

Les thématiques que nous allons parcourir

Plutôt que de parcourir une série d'auteurs et d'opinions dans un ordre chronologique, je propose de distinguer les différentes questions philosophiques qui ont émergé pendant ces premiers siècles et l'orientation que leur ont apportée chacun des penseurs qui les ont abordées.

1. L'étude de la nature (*physis*) comme force de production immanente, compréhensible et explicable par des régularités notamment causales.
2. La question épistémologique, accompagnant immédiatement la recherche de connaissance : à quelles conditions pouvons-nous connaître le monde, avec quelles facultés ? Est-il possible d'atteindre une vérité ?

3. La particularité de l'existence humaine : comment comprendre notre condition d'êtres pensants et conscients, et cependant mortels ? Sommes-nous faits de la même étoffe que le reste des vivants et du monde, ou possédons-nous un principe d'être différent ? Par suite, quelle est la meilleure vie pour un être humain ?
4. Les difficultés mathématico-physiques : quel rapport entre les nombres et les réalités physiques ? La découverte de l'infini (infiniment grand et infiniment petit) ; la matière est-elle continue (et donc infiniment divisible) ou constituée de particules ultimes indivisibles ?
5. L'être et le non-être. Apparition d'une question nouvelle à côté de celle des transformations de toutes choses : qu'est-ce que « être » et quelles sont les conséquences de l'existence ?
6. Déterminisme et liberté : le développement naturel obéit-il à la nécessité absolue de l'enchaînement causal, et, si oui, les activités humaines font-elles exception ?
7. La philosophie politique et éthique : peut-on trouver des fondements non relatifs de la justice, du meilleur régime, de la meilleure manière de vivre ?